

Zeitschrift:	Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport
Herausgeber:	École fédérale de sport de Macolin
Band:	49 (1992)
Heft:	3
Artikel:	Éclairages sur la culture physique dans l'œuvre de Gottfried Keller
Autor:	Mathys, Fritz K.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-998030

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Eclairages sur la culture physique dans l'œuvre de Gottfried Keller

Fritz K. Mathys

Traduction: Fabienne Gabus et Yves Jeannotat

Au cœur de la turbulence du courant littéraire moderne, à l'époque où chaque nouvelle parution en chasse une autre, il pourrait sembler inutile à la jeune génération de se souvenir une fois encore du grand poète suisse Gottfried

Keller. On a fêté son 150e anniversaire le 19 juillet 1990. Mais que peut bien nous apporter l'auteur de «Die Leute von Seldwyla» (Les gens de Seldwyla) aujourd'hui? Un essai de réponse est fourni ci-après par Fritz K. Mathys. (Y.J.)



Rappelons tout d'abord que Keller a joué, en son temps, un rôle d'écrivain engagé au même titre qu'aujourd'hui Brecht, Frisch, Grass et d'autres encore. Son époque était celle des changements politiques qui engendrèrent notre actuel Etat confédéral. Cela étant, une nouvelle rencontre avec Keller et avec son œuvre volumineuse est, a priori, l'expression d'un acte de reconnaissance vis-à-vis de son sens des responsabilités civiques et de son engagement envers la Suisse. Le roman de Keller, «Der grüne Heinrich» (Henri le Vert) est, après «Wilhelm Meisters Lehr- und Wanderjahren» de Goethe, l'œuvre autobiographique la plus significative, tant au plan humain qu'artistique, de la littérature d'expression allemande. Mais notre but, ici, se borne à montrer les idées très avancées de Keller dans le domaine des «exercices corporels». «Du sport dans l'œuvre de Keller? Cela n'existe pas!» s'écrieront les amateurs de ses écrits, tout simplement, sans doute, parce qu'ils ont sauté aussi bien les passages que les indications qui y font allusion.

Le «sport» dans le cadre militaire

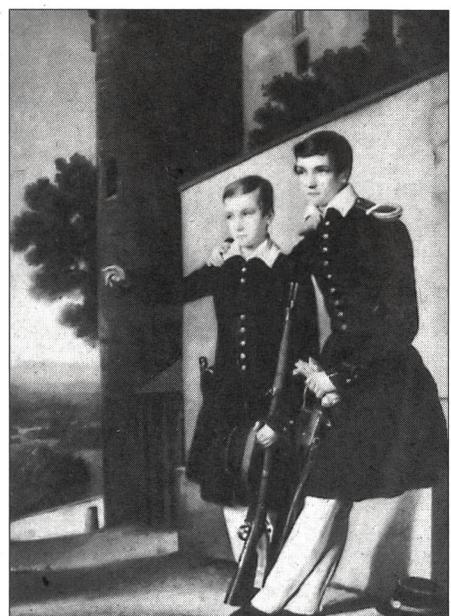
L'espace réservé à la pratique du sport par la jeunesse, du temps de Gottfried Keller, était très réduit. Et pourtant, la

gymnastique scolaire avait été introduite presque partout déjà, dès le début de son siècle. Il y avait également eu, auparavant, d'abord en Argovie puis, successivement, dans les autres cantons, la création de corps de cadets. Ils étaient destinés à la formation militaire des jeunes et à leur éducation physique. Il faut savoir qu'autrefois le «militaire» exerçait, sur les jeunes garçons, le même attrait que le sport aujourd'hui. Gottfried Keller, lui aussi, est entré pour la première fois en contact avec les exercices physiques au sein de l'organisation des cadets, comme il l'explique lui-même au chapitre «Waffenfrühling» (Le printemps des armes) de son roman «Der grüne Heinrich»: «Depuis des temps fort reculés, les jeunes gens des villes apprenaient le maniement des armes dès l'âge de dix ans jusqu'à l'adolescence, alors qu'ils effectuaient leur véritable service militaire; mais cet apprentissage était beaucoup plus lié au plaisir et au choix de chacun... Par la suite, les exercices militaires ont été rendus obligatoires par la loi pour l'ensemble des garçons, ce qui fait que chaque école cantonale équivalait, dans le même temps, à un corps de soldats. En conséquence, la gymnastique, à laquelle nous étions tenus d'assister, s'apparentait aux exercices guerriers: course, sauts, escalade, nage. Jusqu'alors, j'avais grandi comme une herbe sauvage, me pliant et ondulant au gré des règles de conduite et de l'humeur du moment; personne, jamais, ne m'avait dit de me tenir droit ni emmené au bord du lac pour m'y plonger. Si j'avais fait un saut ou l'autre, c'était sous l'effet de l'excitation et je ne m'étais jamais hasardé à les répéter. Mon tempérament, il est vrai, ne m'y incitait en rien, contrairement aux fils d'autres veuves, puisque je n'y attachais, moi, aucune valeur et que j'étais de nature plutôt contemplative. A l'opposé de mes camarades d'école qui, du plus petit au plus grand, nageaient tous comme de véritables poissons, couraient et grimpaient, ce n'était qu'en réaction à leurs

moqueries que je finissais par acquérir quelque maintien et agilité. Leurs riailleries prenant fin, mon zèle disparaissait aussitôt.»

Relation avec la nature

Suit la description fleurie d'une expédition de Pentecôte à la campagne effectuée par les cadets et les émotions que ces derniers en ressentirent, pour la première fois de leur vie peut-être: «Nous étions sans voix, humant à pleins poumons les odeurs d'une journée calme et splendide. Quand bien même nous ne savions rien dire encore sur la beauté des paysages et ignorions que certains d'entre nous n'y seraient peut-être jamais réceptifs, nous expérimentions pourtant tous l'entité de la nature, et cela d'autant plus que notre expression joyeuse nous permettait de nous fondre harmonieusement dans son décor. Nous nous sentions nous-mêmes acteurs mais, dans le même temps, le désir sentimental d'oisiveté l'emportait sur tous les autres sentiments. Ce n'est que plus tard que j'ai



Les cadets (Jean-Baptiste Bonjour, 1837).



Keller contemplant une scène de patinage sur le lac de Zurich (1829).

pris conscience que la jouissance paresseuse et solitaire d'une nature puissante, elle, nous ramollit le cœur et le consume sans pour autant le rassasier.» Keller a donc effectivement conservé un lien très étroit avec la nature jusqu'à la fin de sa vie. L'image qui le représente en excursion, muni d'un bâton de promeneur, est devenue fort célèbre.

La danse des morts

Un autre passage tiré du roman auto-biographique «Der grüne Heinrich» mérite d'être mis en lumière, tant sa signification culturelle folklorique et même sportive sort de l'ordinaire. Nous savons, en principe, que le père Keller, maître tourneur, était originaire de Glattfelden et que le jeune Keller a donc pu y passer ses «vacances» chez le médecin du village, le Dr Scheuchzer. De nombreux chapitres du roman font référence de façon très tendre à ces jours, notamment celui intitulé «Totentanz» (Danse des morts) décrivant les funérailles de la grand-mère. Nous y découvrons des cérémonies singulières mais coutumières, autrefois, à travers toute l'Europe. Pendant que la parenté se restaurait, «des grondements et des sifflements s'élevaient au-dessus de nos têtes. On accordait violon, basse et clarinette pendant qu'un cor de chasse vomissait un son lourd et étranglé. Alors que la partie constituante de l'assemblée se levait et se répandait dans la grande salle, le maître d'école s'écriait: «C'est donc que l'on danse encore? Je

croyais pourtant que cet usage était aboli. Ce village est sans doute le seul loin à la ronde où on le pratique toujours! Je respecte la tradition, mais tout ce qui en fait partie ne mérite pas d'être conservé. Regardez bien jeunes gens, car vous êtes les témoins d'une pratique destinée à disparaître, et il faut que, plus tard, vous puissiez en parler.» «Der grüne Heinrich» se rendit à l'étage supérieur en compagnie d'Anna, dont il était tellement épris. «Je la pris par la main et nous entrâmes dans la file emmenée par les musiciens. Ils jouaient une marche funèbre d'une tristesse indicible alors que l'assemblée faisait trois fois le tour des lieux, transformés en salle de danse, avant de former un grand cercle. Sept couples entraient alors dans le cercle et exécutaient une danse ancienne et pesante comportant sept figures truffées de sauts difficiles, de flexions des genoux et d'entrelacements durant lesquels on frappait des mains de façon puissante et sonore!» Après cette danse rituelle, on donnait champ libre aux ébats et aux chants.

La course à la fiancée

On retrouve également, dans la nouvelle «Die drei gerechten Kammacher» (Les trois braves fabricants de peignes), tous trois prétendants à la main de Züs Bünzli, une ancienne coutume dite «course à la fiancée». Züs Bünzli les invite elle-même à la mériter par ce concours: «Venez par ici et faites preuve d'une belle ardeur, mais sans hostilité

ni jalouse. Que la couronne récompense le vainqueur!» Et bien qu'«aucun d'eux ne put se souvenir d'avoir jamais couru», ils s'élançaient avec ardeur et sans la moindre hésitation. La nouvelle de la confrontation se répandait dans toute la ville et tous les Seldwylois se réjouissaient du spectacle qui leur était promis. Comme lors des grandes manifestations sportives, on voyait les jeunes garçons grimper aux arbres et sur les clôtures pour vivre l'arrivée «ventre à terre de Fridolin et de Jobst. Leur ardeur était telle qu'elle soulevait un nuage de poussières.»

Mais c'est Dietrich qui l'emporta, obtenant ainsi la main de Züs; quant à Jobst, il sombra dans la mélancolie et se pendit. Voyant cela, Fridolin perdit la raison et Dietrich lui-même, le troisième larron, fut à son tour «victime» de l'imagination de Keller: «Seul, perché au sommet de la citadelle, il demeura un homme juste; mais il n'en retira que peu de satisfactions, car Züs ne lui laissa pas le privilège de sa renommée. Elle le menait à la baguette et l'opprimait en toute occasion, se considérant elle-même comme la source unique de toutes bontés.»

Keller à cheval

La scène magique des cavaliers, décrite par le poète au chapitre «Abendlandschaft/Berta von Bruneck» tiré de «Der grüne Heinrich», se déroule également à Glattfelden. «Nous parcourions à cheval une étendue élevée. Je retenais ma monture, de façon à me trouver en permanence à une longueur d'elle et je n'osais dire un mot. Anna donna alors un grand coup de cravache à son cheval et le mit au galop. Je fis de même. Un vent tiède venait à notre rencontre et je remarquai tout à coup la façon dont, tout échauffée, elle aspirait l'air embaumé. Elle était visiblement ravie, souriait droit devant elle, la tête haute, chevelure déployée flottant à l'horizon. Je me portai alors étroitement à ses côtés et nous parcourûmes ainsi, pendant cinq bonnes minutes, à fond de train, la hauteur isolée.»

L'ami des poètes et du tir

A l'époque de Keller, le tir et les «fêtes de tir» auxquelles il donnait lieu représentaient de grands événements sportifs. On leur sacrifiait même, en maints endroits, les jeux traditionnels des autochtones. A côté de passages enthousiasmants sur le tir dans «Fähnlein der sieben Aufrechten», Keller a également mis son talent de poète au service de ces manifestations. Un seul exemple: le poème écrit en 1859 sous le titre de «Schütz in Stichfieber» (Tireur en grand désarroi):

*Tell! De la tente du ciel où, honnête tireur,
Tu sièges à la droite du Seigneur.
Jette un œil bienveillant vers moi!
Viens à mon secours!
J'ai grand besoin de toi!
Libère mon esprit! Trempe ma volonté!
Tout tremblement de ma main
doit disparaître!
Il ne sera pas dit que les temps sont passés,
Qui nous valaient tant de coups de maître!...*

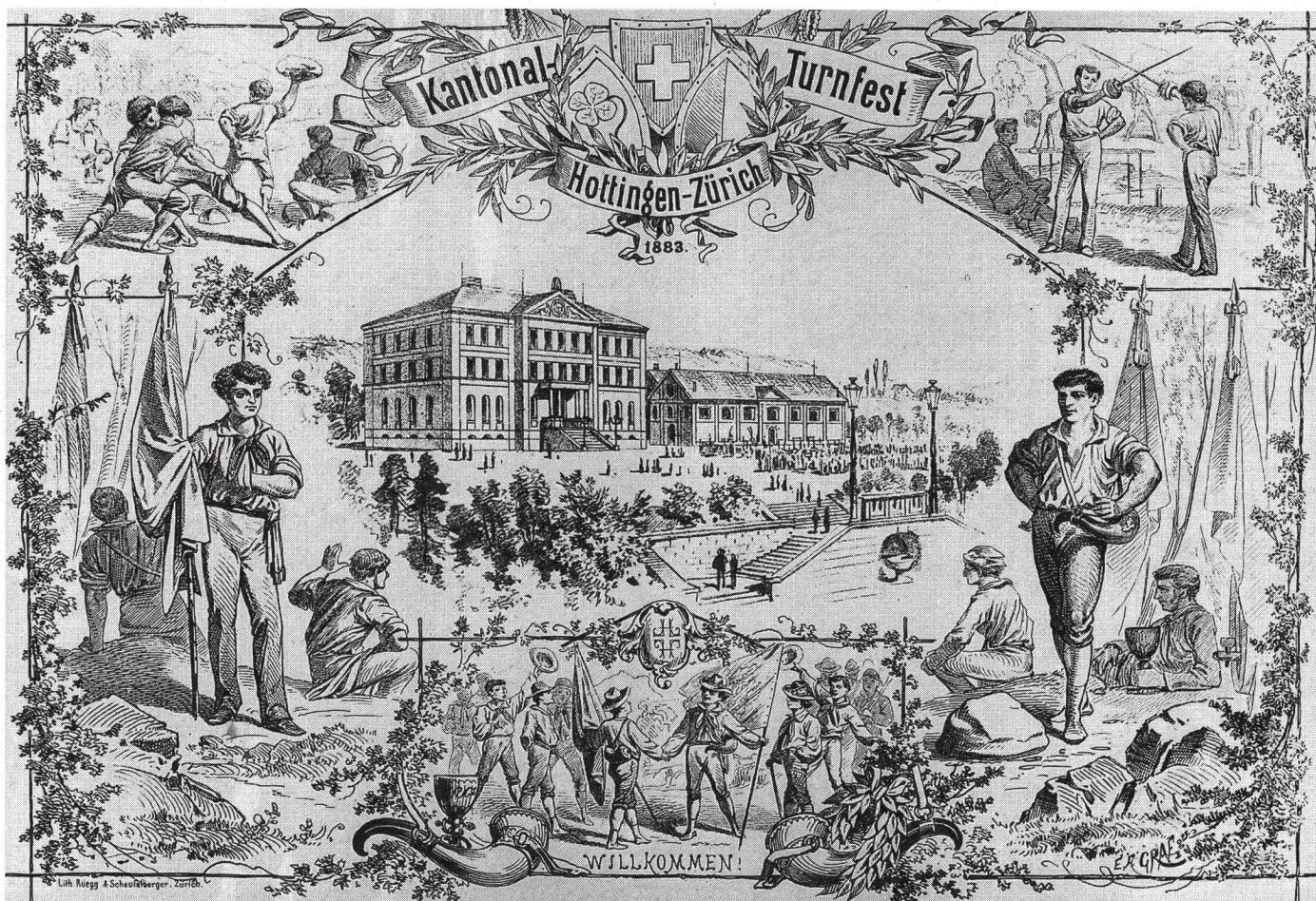
On pourrait en citer un deuxième, rédigé à l'occasion de la «Fête fédérale de tir de 1872». Keller s'y attarde beaucoup plus sur l'aspect des contradictions politiques que sur celui du tir. C'est à l'occasion de l'honneur rendu, en 1858, aux poètes alsaciens et en souvenir de

l'acheminement du millet des Zurichois, en 1576, que Keller écrivit l'ode «Das neue glückhafte Schiff» (Le nouveau bateau du bonheur).

Les fêtes fédérales de tir et de chant trouvèrent donc en Keller un poète à l'enthousiasme toujours renouvelé. Il voyait, dans ces manifestations, une occasion offerte aux cantons isolés de fraterniser mais aussi, comme lors des Jeux olympiques dans la Grèce antique, la convergence et l'union de toutes les couches de la population comme expression profondément helvétique du sens de la communauté.

Lorsqu'en 1859 les cantons primitifs rendirent hommage à Schiller, le poète de Tell, Keller reçut mandat des éditions Cotta, de Stuttgart, de couvrir l'événement. L'essai qu'il écrivit alors restera comme un monument littéraire grandiose en l'honneur de Schiller. Parmi les points forts de cette dissertation, on retiendra ceux qui font ressortir ce qu'il pensait d'une façon générale des fêtes à caractère national: «Je crois fermement que, vues sous cet aspect, les fêtes sont investies de vertus cardinales et qu'elles sont réellement productives.» Il faisait allusion, là, aux grands festivals oratoires. Il ne devrait pas arriver aux poètes «de dire n'importe quoi, d'écrire des lignes oiseuses, de plagier des idées, de rater leurs élans», comme

c'est hélas trop souvent le cas dans les discours que nous entendons. Ils devraient au contraire «rappeler les grands souvenirs historiques, faire appel à la somme des expériences morales ou aux espérances communes du peuple, se référer aux moments tragiques de la découverte de soi». Oui, il aimeraît même voir la production poétique soutenue par un accompagnement rythmique: «J'irais encore plus loin: on n'a jamais assez de courage! Observons les places d'exercices des établissements scolaires d'une certaine importance où la gymnastique de plein air a été introduite. On y voit parfois quatre à cinq cents garçons alignés de façon symétrique ou s'entrecroisant selon un schéma parfaitement mis au point. Ils exécutent des flexions, se redressent, tournent le haut du corps, lèvent les bras et pivotent à un signe donné. Le projet d'un futur mouvement de culture à la fois corporelle et rythmique est tout à fait envisageable sous cette forme. Cela d'autant plus que les soldats eux-mêmes s'y intéressent (la gymnastique militaire ne fut introduite qu'après 1860). Il faut aussi relever qu'il ne s'agit pas seulement, de la part des autorités scolaires, de favoriser la santé et la vigueur du corps, mais également son embellissement et l'harmonie de ses mouvements.» ■



Fête cantonale zurichoise (1883): diplôme obtenu par E.-F. Graf.